

Communautés technoculturelles

Publié :

« **Vers les communautés technoculturelles. Traitement de l'expérience et nouvelles visualisations** », in Pierre Ouellet (dir.) *Politique de la parole. Singularité et communauté. Trait d'union*, coll. Le Soi et l'autre, 2002, p. 77-98.

Michaël La Chance

Vers les communautés techno-culturelles : traitement de l'expérience et nouvelles visualisations

Certes il y a des similitudes structurelles entre les média et la psyché, dans l'élaboration des nouveaux médias comme territoire psychique. Une réflexion s'impose pour ne pas en faire une extension psychique pure et simple, ou même un exopsychisme autonome. Il est vrai que ce que nous appelons conscience diurne n'est qu'une perception d'une événementialité psychique plus large. Aujourd'hui cette événementialité inclut l'hypnose télévisuelle et aussi toute diffusion électronique du texte et de l'image lorsque, perdant toute distance critique, nous croyons assister à notre propre imaginaire et lire en vidéotexte nos propres pensées. On a dit, en forme de boutade, que si les téléviseurs, ordinateurs devaient croire en un dieu, ce dieu serait l'électricité. Nous vivons l'invasion de l'électricité dans notre système nerveux comme une démystification de la vue et de la pensée : nos idées, nos images devenus des phénomènes bioélectriques. L'image n'est plus un apparaître imaginal, elle est un scintillement de la sphère techno-magnétique.

1 — Le traitement de l'expérience

1.1 Une nouvelle attitude : les objecteurs d'expérience

Certes les média nous captent, nous tiennent en otage, - mais nous prenons part à un rituel de participation globale dans lequel nous sommes consentants. Cette infatuation pour des attracteurs psychiques technocablés et l'imaginaire collectif ainsi distribué passe par le partage de stimulations sensorielles. Après la grande culture de la Représentation de Platon à Kant, la TV offre un *traitement de l'expérience* qui stimulent en nous le désir de nouvelles extensions sensorielles, téléceptives ou dé-ceptives : le multimédia tangible et concret.

Avons-nous encore le choix ? Nous sommes sous l'emprise d'une cinétique irrépressible, nous laissons l'expérience se transformer en existence inauthentique, - nous résistons par un jeu d'attitudes, nous improvisons nos stratégies

d'objecteurs pragmatiques - objecteurs d'expérience devant la mobilisation médiatique.

Avec d'un côté l'agitation médiatique, l'excitation marchande, la consommation exacerbée jusqu'à l'inutile, - et de l'autre côté l'immobilisme de celui qui est posé-là, pour saisir l'existence comme *l'être-là*. Attitude de lenteur de qui renonce au fantasme d'illimité et travaille avec ses limites. Attitude de démobilisation de qui veut faire advenir cette existence, pour l'accueillir et la protéger. Dans la mobilisation techno-économique l'existence est une affaire de vitesse et de rythme. L'attitude contre-objective s'attache à un biorythme de l'humain, elle est stratégique mais aussi esthésique, elle contribue à définir l'individu devant la mobilisation infinie (Sloterdijk), ou devant l'emballement panique du progrès machinique (Bateson).

1.2 Quatre faisceaux

Nous éprouvons la nécessité de nous donner un nouveau paradigme de la collectivité et du même coup une définition de l'individu, soient 4 faisceaux de subjectivation : politico-juridique, stratégique, signalétique, esthésique.

Politico-juridique : définition de l'individu en termes de liens contractuels, droits, obligations, responsabilités, consensus, autorité. Exister devant la Loi, selon une nomination, une comparution devant l'État : il n'y a d'existence qu'entérinée par l'État et ses tribunaux. Ainsi Kafka exprimait l'anxiété d'une existence non-justifiée. Les individus qui vérifient leur définition politico-juridique se révèlent occurrences d'un modèle, copies identiques devant le Même. Chacun contribue à la duplication du social comme la lettre contribue à l'écriture d'un texte. L'exigence d'identité des sujets, lorsqu'ils sont enfermés dans une réciprocité fermée, a pour effet de rejeter l'altérité, et ceci d'autant qu'ils sont par avance aliénés. Pourtant il leur faut parler dans les mots de l'autre, ils restent assujettis aux sens de la communauté. Dans l'exigence d'une identité des sujets (entre eux), on exige le **sens** comme mythe philosophique d'une transmission pure entre sujets inter-énonciatifs déjà constitués comme tels. Pourquoi avons-nous besoin de sens (S.Kofman)? Pour nier que nous ne sommes sujets qu'anticipés comme tels dans un jeu spéculaire préétabli, dans une matrice symbolique préalable. Comment réagit celui qui n'a pas de place, de rôle, de reconnaissance devant l'État? Il développe un faux-moi dans l'État pour exister devant l'État. Cette reconnaissance par l'État étant de fait inaccessible, alors tous se constituent un faux-moi.

Stratégique : définition de l'individu en termes de force, résistance, appartenance, réaction. C'est l'identité pour (avec, devant, contre) l'autre, c'est l'identité comme une réponse à l'autre. L'identité s'affirme aussi comme épreuve des limites, comme moyen d'affirmation contre-énonciative. Sur le postulat d'une inversion possible : l'authentique par récusation du faux.

Signalétique : définition de l'individu en termes de places, contiguïtés. Moyen d'affirmation co-énonciatif dans une distribution égalitaire. Le système qui nous constitue comme sujet (juridico-politique) nous donne aussi une place dans la courbe signalétique-culturelle par laquelle nous sommes en contact les uns avec les autres, afin que nous soyons sujets pour l'autre : co-énonciation où l'on peut s'énoncer soi-même de s'affirmer pour l'autre. Tandis que le politico-juridique suscite le faux-moi, le signalétique entretient un mythe de l'individualité : la croyance dans une auto-donation du sujet, *ipse* autopoïétique fondée par l'énonciation même, parthénogénèse signalétique.

Esthétique : définition de l'individu en termes de co-sensualité (perception/ imagination/ mémoire). Le processus esthétique précède la Loi, le Nom, l'énonciation. L'individuation esthétique précède l'identité, - elle relève d'un tissu de contact pulsionnel pré-symbolique qui ne privilégie pas le visuel sur l'auditif. Elle relève d'une connexion immersive qui prend en compte l'altérité avant l'inscription symbolique de l'Autre, L'expérience même de l'Autre – quand elle serait effectivement éprouvée, est esthétique. Il s'agit d'une expérience esthétique qui précède toute subjectivation achevée. La communauté esthétique : un tissu subliminal, un réticulé invisible, une courbe ineffable. Nous verrons plus loin l'importance des schémas sensori-corporels communs qui permettent la reconnaissance des interfaces technoculturelles.

Après le faux-moi et l'*ipse*, l'esthétique entretient un mythe de l'individualité : la croyance dans une cosubjectivité transcendantale, sans distorsions et particularismes. Ce serait un relationnel pur, une réminiscence de la transparence rousseauiste. Quand le sujet esthétique, pré-énonciatif, et sa subjectivité créatrice, n'ont pas encore été confisqués par une mise en circuit du sujet dans un ordre symbolique. Quand l'expérience de soi et de l'autre précède la captation du sujet dans le gambit cartésien.

Dans le schéma qui suit il faut distinguer les niveaux de l'énonciation : inter-, contre-, co-, pré-énonciatif. Le juridique et le stratégique ressortant du modèle réticulé (nœud, bifurcations, distributions, ...); le signalétique et le relationnel ressortant du modèle topologique (pli, courbe, X-tensions,...)

<i>Transcendant surdéterminé</i>	<i>formes</i>	<i>forces</i>	
<- Risque de totalitarisme du groupe	Juridique Inter-énonciatif	Stratégique Contre-énonciatif	-> Risque d'individualisme atomisé
Individu en acte <i>Actuel</i>	Signalétique Co-énonciatif	Esthétique Pré-énonciatif	
<i>Virtuel</i> Individu en puissance	<i>signifiants</i>	<i>intensités</i>	<i>Immanent indéterminé</i>

1.3 Boucles neuroculturelles et visualisations

La conscience n'est pas auto-donation, elle n'est pas d'emblée réflexive, elle se donne un *analogon* d'elle-même par lequel elle se rapporte à elle-même, elle requiert une technologie dans laquelle elle peut accélérer ses propres processus (boucle 2 - 2-b). Ainsi, la photographie est un analogon de la *camera cognitiva*, reproduit la structure mentale du « point de vue » qui appartient à la représentation platonicienne. On en dira autant de la télévision et du multimedia comme objectivations de nos structures mentales.

3- Descriptions codées : alphabétique, numérique Pensée réflexive & boucle spéculative			<i>neuroculturel</i>
	<i>boucle médiologique</i>	2-b Sphère techno- magnétique	
	2- Conscience, système	Environnement social	<i>mémoculturel</i>
	Nerveux non-réflexif <i>boucle poétique</i>	2-a Sphère naturelle Environnement physique	
1- Corps expérience			<i>somaculturel</i>

Le traitement de l'expérience suscite et reconduit de nouvelles formes de visualisation.
Trois visualisations : alphabétiques, métaphoriques et répliquantes

1.31 Visualisation alphabétique

Avec l'écriture alphabétique, la conscience se donne à elle-même comme événement (boucle 2->3). L'apparition de l'écriture, sa fonction spéculaire, provoque le développement d'une catégorie d'objets mentaux : les concepts spéculatifs. Cette ère neuroculturelle trouve sa culmination dans les mythes idéo-philosophiques qui achèvent d'arracher le sens aux sens : le verbal est dans la conscience, le langage est dans la pensée : ce n'est pas tant qu'on s'entend penser, on se voit parler.

Le langage rend le monde visible en même temps qu'il rend la pensée visible et audible à elle-même : c'est le relais sensoriel nécessaire et occulté de la réflexivité. Le langage rendu visible peut être décontextualisé, la visualisation remplaçant la contextualisation et se détachant de ses conditions d'émergence, elle s'expose à des nouvelles conditions sémiogènes. L'autonomie des grands universaux de la signification aura ainsi permis une lecture et une intégration de l'environnement qui ne requiert pas une adaptation globale. Nous pouvons nous intégrer à l'environnement selon nos spécialisations, chacune de celle-ci parvenant à faire sens sans considérer le réel comme un tout structuré, chaque spécialisation parvenant également à recréer (par objectivation) la cohérence d'un monde fonctionnel.

L'alphabet met le langage à la disposition du regard en le dégageant des autres sens. Nous pouvons dorénavant visualiser le monde en visualisant le langage. Le langage ainsi visualisé peut être détaché, il continue à signifier même s'il est décontextualisé, pour parler d'un monde fractionné. Nous parlons de façon métaphorique de « fractalisation de l'image », lorsque celle-ci est encore image même après avoir été fractionnée. En fait la TV, le vidéo-texte, l'image-écran, ne nous font pas voir le monde, elles produisent plutôt des *prévisualisations*, offrent des *pré-expériences*.

Lorsque l'oralité était le support exclusif de la mémoire, le contenu verbal était

organiquement lié à (l'objet, l'événement) ce qui est mémorisé. Dans un tel ancrage physiologique du langage, texte et contexte étaient réunis. Avec l'écriture, le texte se détache du contexte, rencontre de nouvelles situations et provoque de nouvelles interprétations. Cette figure du détachement est fondamentale : l'écrit permet une rétroaction de la conscience sur elle-même. Il permet au système psychique de se détacher de lui-même (extension psychique) par une exclusion interne de ses objets (Lacan) qui lui permet de rétroagir sur lui-même. La perte de contexte (organique) rend possibles les recontextualisations (analogiques) ultérieures.

1.32 Visualisation métaphorique

Quelques remarques sur l'esthétique du « bureau » et du réseau : en fait le bureau est un environnement dans lequel n'existe que ce qui est repérable, c'est-à-dire possède une adresse, tout le reste est voué au néant électronique. Le bureau lui-même est une adresse dans le réseau, c'est une métaphore pour comprendre les limites de cet environnement computationnel qui se comporte comme un monde physique autonome. Le bureau-écran agit comme métaphore d'un monde physique (les événements internes de l'ordinateur) et aussi métaphore de l'au-delà de ce monde, avec la poubelle (ou la corbeille) comme portail du néant.

Peut-on établir un rapport entre l'attrait esthétique d'une interface, d'un logiciel, et l'aisance à trouver d'instinct les bonnes commandes ? Les qualités d'une métaphore sont proportionnelles à la sensibilité esthétique qu'elle met en jeu, la qualité d'intuition que l'utilisateur développe envers la machine et le caractère naturel de l'interaction : c'est ce qu'on désigne comme esthétique des systèmes et réseaux.

Les usagers sont intuitivement saisis des données corporelles intimées par les métaphores sous-jacentes et peuvent inférer ce qu'ils doivent faire dans une situation artificielle. Ils ont confiance qu'ils peuvent apprendre en faisant, assimiler en manipulant, découvrir en tâtonnant tout le potentiel de la machine, du logiciel. Une approche naïve est possible, sans manuel ou tutoriel, sans interface conversationnel, sans modélisation conceptuelle, en se fiant à l'instinct et au jeu. La métaphore ne doit pas seulement rendre tangible, mais participer au processus d'élaboration de l'interface.

<p>Interface Sensorielle Un « donné » esthétique est mis de l'avant pour offrir une base organique à partir de laquelle un usager peut développer les intuitivement les bons réflexes de manipulation.</p>	<p>Interface Conversationnelle Design adapté : diagrammes, arborescences, ... pour représenter les états internes de l'ordinateur. Ex. : système de question/réponse dans l'apprentissage d'une langue étrangère.</p>
---	--

Les interfaces technologiques rajoutent un chapitre dans notre création de médiations. Nous utilisons le monde physique comme métaphore des événements

(du monde) de l'esprit : les métaphores prêtent leur matérialité à des choses abstraites, invisibles, .. pour qu'elles acquièrent consistance. Les bonnes interfaces métaphoriques savent mettre en jeu une pré-articulation des sensations corporelles chez l'utilisateur, savent utiliser de façon satisfaisante cette connaissance incarnée. Ainsi les métaphores font d'emblée partie de notre corps et des objets dont elles offrent la saisie.

C'est dans la pré-articulation des sensations corporelles que surgissent les métaphores qui sauront susciter une familiarité instantanée. Les configurations du corps sont déjà des « images schématiques » – pré-subjectives, préverbales, ... Ces extensions métaphoriques, expriment notre première organisation du monde, qui s'inscrit en nous depuis nos configurations sensori-corporelles (le sujet esthétique) qui nous permettent d'organiser le monde dans l'esprit. Nous en faisons l'acquisition dans l'enfance, avant l'apparition du moi intersubjectif.

1.33 Visualisation répliquante

L'information est visualisée pour assurer la reproductibilité de la vidéosphère. La visibilité accrue augmente l'intelligibilité et la prégnance des contenus, lorsqu'elle assure la répliquante de ces contenus dans la sphère culturelle. Nos mythes politico-philosophiques nous faisaient croire en une fondation verticale, un contrôle centralisé, mais ces mythes se dissipent, Avec les nouveaux modes de communication nous voyons plus clairement que la société se déconstruit comme une organisation « de proche en proche », sans Raison des raisons.

Une nouvelle boucle neuro-culturelle est apparue: les réticulés communicationnels prennent place comme s'ils étaient les analogons d'un réticulé invisible qui était là depuis toujours. La trame relationnelle prend le relais du bouche-oreille du rapport humain, le réticulé technologique constituant la métaphore d'une communauté esthétique. Mieux encore : la société est rabattue sur sa propre métaphore. La société, décentrée et accélérée, rejoint le caractère panréceptif des réseaux. On pense le social à partir d'équipements, avec raison puisque le social accuse les caractéristiques de ses équipements, - société télévisuelle, société routière, société réseautique. L'internet et les nouvelles façades hypermédiatiques ne sont pas seulement le miroir dans lequel une société choisit de se contempler (pour paraphraser Baudelaire à propos de la photographie), il est en propre le « représenter » corrélatif à « l'instituer » (Lefort).

2 - Transmission culturelle et variants attitudeux

Nous avons un idéal de la transmission exacte : nous croyons que pour tout message transmis, l'interlocuteur s'en constitue une copie exacte et transmettra cette copie. On croit à l'identité de la même idée d'une conscience à l'autre, lorsque les consciences sont des images-miroir des unes des autres. Mais nous

devons articuler une critique de la transmission : on ne reçoit à chaque fois qu'une connotation de la chose et non pas la chose même, on reconstitue pour soi-même (auto-orientation) de ce que pensait ou ressentait le locuteur premier.

La question de l'attitude nous invite à reconsidérer le processus de transmission, nous amène à le redéfinir comme comportement orientant. En effet, l'attitude engage l'ensemble de notre personne (cognitive, émotive, sensitive), on fait connaître une attitude dans un *continuum* qui incite l'autre à s'en composer une.

2.1 Du contenu à l'attitude

Le contenu est réécrit par le récepteur en ses états cognito-affectifs.

L'interprétation est en fait une incorporation : absorption par le corps, élaboration d'une attitude;

il est à chaque fois infléchi par les processus (infrastructure de communication) de stockage et de récupération, ceux-ci servant de courroie de transmission précisément parce qu'ils parviennent ainsi à se dire eux-mêmes;

une 3^e raison est envisageable : l'information n'apparaît comme telle que si elle déroge à la répétition, si elle ne relève pas de « l'entendu ». L'information ne maintient l'attention que si, introduisant une variance, elle n'est pas ce qu'on attendait. Ce qui oppose de façon exemplaire l'art (mutationnel) à la culture (reproduction du social).

Peut-être est-ce en raison de l'appropriation des images et des idées, des gestes et des sons, par une « industrie du contenu » que nous insistons aujourd'hui sur l'attitude. La machine semble garantir la transmission intégrale, une diffusion de copies rigoureusement identiques. Tandis que le vivant et le culturel introduisent toujours des variants. Un écart entre l'attendu et l'indéchiffrable qui s'y fait jour, dans une attention pour tout ce qui se dit subrepticement dans ce qui se dit. L'artiste en introduisant les variants rend la société lisible. Ce qu'il fait est certes intéressant, on s'intéressera davantage à la lisibilité accrue de la culture, lorsque quelque chose d'« insignifiant » entreprend de se copier lui-même, et ne produit du sens que par l'occasion d'erreur qu'il déploie.

L'introduction occasionnelle de variants supérieurs est souhaitable, mais elle est sévèrement réprimée par le conformisme culturel. Les variants ne doivent pas être trop rapprochés : la fréquence des variants semble mettre en péril la réplique sociale. Le problème esthétique se pose alors dans les termes suivants : comment l'accumulation de gestes symboliques permet-elle une agrégation de ceux-ci dans une structure complexe : un art, une langue, une culture, une civilisation ? Comment des attitudes se composent-elles dans un système esthétique spontané, unifié et dynamique, sans que les mutations qu'elles incitent défassent ce système unifié ?

2.2 L'interprétation dirigée

La diffusion des œuvres comporte des dérives interprétatives, certaines œuvres résistent à cette dérive, elles tentent par avance de la prévoir et la contrôler, on parlera alors d'interprétation dirigée. Ou bien elles renoncent à contenir ces dérives et restent ouvertes à l'interprétation. Dans un cas comme dans l'autre ce sont les modes de stockage-inscription qui produisent des variations.

Nous avons déjà le rétroprojecteur, l'acétate, le diaporama - ce qui est nouveau c'est que cela soit devenu un mode de présentation de l'information sous forme de tableaux. Nous assistons, avec les multimédia de présentation, à l'avènement d'une nouvelle forme de « tableau » donc l'impact pourrait être aussi important que la photographie : la présentation est devenue la *tabula* de l'échange, des idées et des aperçus - selon un mode d'interprétation dirigée. Le tableau renvoyait toujours à un paysage, à un portrait, à des choses ancrées dans l'existence, - mais la visualisation de l'information constitue une révolution copernicienne : nous produisons des paysages d'idées, des *theme-scapes*.

Nous passons plus de temps à regarder des présentations (diaporamas sur vidéoprojecteurs, powerpoint) que des œuvres. Nous sommes revenus à l'organisation la plus primitive du complexe : une histoire racontée dans une succession imagée. Certes la pensée des diagrammes permet d'aborder des perspectives dé-centralisées lorsque l'information est traitée comme échange de signaux dans un graphe relationnel. Support d'une présentation linéaire, arborescente ou interconnectée, le réseau actuel, au-delà de ses capacités effectives, apparaît comme la métaphore d'une circulation du sens exempte de toute centralité métaphysique.

Après le contrôle de la conscience non-réflexive par l'écriture, nous devons enregistrer le contrôle de l'expérience par le virtuel. L'emprise de la machine, qui implique une mobilisation et une transformation de l'expérience humaine, produirait en bout de ligne une non-existence. Le régime du numérique permet une extension psychique mais aussi une extension somatique (X-tensions) qui va dans le sens d'un contrôle (par effet de rétroaction) de l'expérience, et ceci d'autant que l'image se substitue à l'expérience comme si d'emblée l'image avait une existence autonome.

X-tensions psychiques, X-tensions somatiques : nous développons une dépendance envers un système nerveux extérieur, et du même coup une dépendance envers une organisation somatique extérieure au corps ! La psyché électronique et la para-conscience collective dont elle se fait l'hôte, se donne comme une extension de nous-même, dont nous recevons les impulsions sans recul critique, sans se donner une latitude interprétative. Les traits X-tensifs nous sollicitent à la façon d'un retour hallucinatoire de traits cognitivo-affectifs que l'on croit internes. Le message transmis est reçu dans une auto-orientation du récepteur, celui-ci croit participer à un même système nerveux, il croit en assimiler les extensions.

Les codes ne sont pas de simples typologies psychologiques (on parlerait alors de mentalité alphabétique, ou numérique), ce sont des technologies virtuelles. Selon une disparité hétérochronique de plus en plus prononcée, les codes sont en avance sur les mentalités : notre capacité de manipulation symbolique est supérieure à notre mentalité spatio-temporelle, verticalo-centrique, ptolémo-newtonnienne. Les codes sont des mutations de capacités perceptuelles et cognitives, lesquelles se perdent : perte de la capacité du passé d'éclairer le présent, perte de relief de l'image-outil.

2.3 La mentalité réseau

Peut-on parler d'une « mentalité de réseaux » ? Oui, lorsque la pensée sera acte, une idée sera commandement. On passe directement de la représentation à la situation modifiée par une action.

1-Pensée représentation	2-Pensée-action – motrice Commande	3-Geste moteur	4- objet matériel	5- Situation provoquée, agie
-------------------------	---------------------------------------	----------------	-------------------	------------------------------

Pour l'homme électronique, par une jonction neuronale instantanée, les pensées sont des actes (passage directe de 1 à 5). L'homme électronique retrouve la vision analogique qui précédait le code écrit, lorsqu'il répond à la nécessité d'opérer des synthèses qui s'appuient sur le contexte et qui intègrent le contexte. L'avènement du numérique nous fait ressentir pleinement la nécessité de passer du catalogique à l'analogique.

En raison d'un décalage hétérochronique entre les 3 strates constitutives, avec une fracture notable entre le génétique (1) et le techno-culturel (3), d'aucuns font appel au ralentissement requis pour laisser la chair s'ajuster au titane, au silicone et au lithium.

Manipulation symbolique dans un environnement techno-culturel <i>3- code</i>	Approche proscriptive : tout est possible autour d'une base	
Mentalité comme typologie psychologique d'une l'époque <i>2- conscience non-réflexive</i>	Frange structurale susceptible de variations	
Structure rigide dans un donné bioculturel <i>1- expérience</i>	Approche prescriptive, tout se passe dans un programme génétique déterminé	

2.4 La reproduction culturelle : mutation des agents

Le rapport chaire/métal, bio-/techno-, peut être reformulé comme un rapport hôte/

agent. L'hôte (le corps) est un processus reproductif qui accueille les agents (d'abord prothèse puis extension). L'agent culturel est contagieux, infiltrant; ou bien programmatique, roboratif. Selon la perception que l'on a de la désirabilité de l'agent. On constate d'emblée une ambivalence des agents : gêne ou virus, « même » ou idée fixe : séduisant ou hostile. Qu'importe, il s'agit de considérer l'activité qui entoure l'agent :

elle provient de celui-ci (donc c'est un programme qui prend l'hôte en charge);

ou plutôt relève d'une tentative d'intégration de la part de l'hôte, quand l'hôte s'auto-programme de façon défensive, parfois aberrante.

L'agent pathémique menace la cohésion psychique, il tend à se répéter lui-même, provoquant une activité hyperrationnelle périphérique, une profusion et une systématisation d'associations arbitraires. L'agent (idée fixe ou Xtension technologique) ne programme pas cette induration logique périphérique, il en est la condition. La raison humaine serait une construction adaptative autour de singularités indésirables : qui ne peuvent être traitées et reléguées dans la mémoire.

Un agent culturel peut induire une répétition, ou encore une répétition avec variation. Alors la variation peut être perçue comme : 1- changement positif, progrès bénéfique; 2- ou plutôt, imperfection, défaut dans la transmission, erreur dans la reproduction, imprécision dans le mécanisme de répétition. Le taux de transformation des agents est occasionnel en biologie, continu en noologie, cyclique en technologie. Certains registres ouvrant une latitude mutationnelle plus grande .

2.5 L'élaboration des objets mentaux

L'expérience s'élabore par accumulation de fragments d'acquisitions sensorielles diverses. L'ensemble des traces visuelles et kinesthésiques primitives se rapporte à l'ensemble des traces acoustiques par une série d'articulations pré-symboliques qui se consolident dans la construction de graphes neuronaux. L'intégration relationnelle de ces graphes et la concordance des précipités neuro-culturels de ces graphes produira les objets mentaux comme tels : percepts et concepts.

Le **concept** résulte de l'élaboration de l'expérience et de l'intégration des graphes : c'est un achèvement de l'expérience. Le **percept** relève d'une expérience inchoative et inscrit la stimulation directe. Tandis que **l'image mnésique** reste une expérience différée, dont le « flou » signale la subjectivité du souvenir. Si nous devons examiner les « options neurologiques conditionnées par les médias », nous constatons une perte d'élaboration de l'expérience, un regain d'instinctualité, une correspondance univoque entre les contenus mentaux et les formes signifiantes (- et non pas une capacité pour ces contenus de se constituer comme formes qui renvoient à de nouveaux contenus) : ainsi la télévision implique une prédominance des percepts.

Concept Stimulation élaborée 3- Manipulation symbolique	<i>Objets mentaux neuroculturels</i>	
Image mnésique, Stimulation différée 2- conscience non-réflexive	<i>Objets mentaux mémoculturels</i>	
Percept Stimulation directe, inchoative 1- Expérience	<i>Objets mentaux somaculturels</i>	

3. Le progrès des machines et la fonction de l'art

Notre capacité d'élaborer notre expérience selon de nouveaux objets neuroculturels constituerait-elle un progrès ? Il y a trois types de progrès :

Le progrès des machines et de l'augmentation des profits conduit à une mobilisation radicale de l'expérience humaine et une production de l'existence inauthentique, il sera consolidé avec les ordinateurs biologiques et la jonction neuronale entre le cerveau et les machines. Car les vecteurs de progrès se sont inversés : ce n'est plus une progression exponentielle vers un futur riche de toutes les potentialités, mais un compte à rebours vers le désastre. Ce progrès semble contraire à l'amélioration des conditions de vie, de l'épanouissement des proches et de tous les hommes, lorsque l'on saura repousser les limites de la misère, de la maladie, de la mort, de la faim. Si bien que d'aucuns croient que le ralentissement des machines permettrait au progrès machinique de se mettre au rythme du progrès social et devenir un progrès de la liberté et de l'égalité. Ce qui conduit au progrès de l'espèce, lorsque l'homme veut forger sa propre réalité dans un développement durable. L'enjeu apparaît pleinement si on considère d'emblée qu'il n'y a pas d'existence « donnée », que l'essence humaine reste toujours à venir.

Création Création poétique de l'existence. Par une modification de son expérience :de soi, des autres, du monde. Sémantique des attitudes dans le registre auto-poïétique « le fond de l'Homme malgré tout est poésie » L.-F.Céline à Milton Hindus.	Invention Domestication de l'espèce humaine Invention biotechnologique de la vie Élevage génétique où l'homme se produit lui-même sans finalité propre sinon de planifier les qualités génétiques d'une élite L'élite n'est pas souveraine, c'est un élevage sans éleveur, la dérive biotechnologique sans sujet.
--	--

Cette essence humaine se laisse décliner en un certain nombre d'« attitudes » : l'attitude est un type d'expérience et aussi une modification de l'expérience. Il importe de modifier notre expérience, dans un refus de substrats et succédanés d'expérience, de pré-expériences, de pré-visualisations, de pré-mémorisations.

3.1 Le rôle de l'art

La spectaclarisation médiatique des arts et de la littérature a perdu contact avec les questions de l'avènement de l'existence et de la protection de la terre. Il n'a pas su reconduire la sacralité de la lecture dans la réception esthétique. Il n'a pas su reconduire les modèles de la vie humaine dans les micro-récits multimédiatiques. Parce qu'il a permis l'élitisme des acteurs médiatiques, par opposition à la passivité du public.

On a dit que le rôle de l'art est d'assurer la pénétration culturelle des technologies. Lorsque le design interactif et multimédia est au service de la production, ils constituent le cheval de Troie des technologies et assurent la pénétration de celles-ci dans l'enceinte des valeurs humanistes. L'art projette une image séduisante de la technologie, tandis que la technologie est déjà une image du pouvoir. L'art vérifie ainsi son statut platonicien de « copie de la copie ». Le développement de la technologie accompagne une expansion sans précédent de l'industrie des services. Nos sociétés ne produisent plus rien, sinon des services, lorsque la technologie remplace les matières dans un progrès d'invention qui permettra le développement de services nouveaux.

Renouer avec la matière, c'est retrouver une culture du contenu matériel. Car « la matière sans son double, l'idée, qui lui donne tout son sens, est un phénomène vidé de son contenu. » On peut choisir de consommer des services plutôt que de la matière, des interfaces plutôt que des systèmes, des styles de vie plutôt que la survie. Le statut du design numérique interactif et presque toutes les visualisations multimédiatiques, est mis en cause lorsque présenter et produire n'ont d'autre finalité que vendre. Peut-on *légitimer* esthétiquement un objet ou un site, dans le seul but de *le faire exister* et sans que sa légitimité toute relative se traduise en bout de ligne par un produit plus vendable ? On se prend à rêver des sites et des objets purement déclaratifs, qui constitueraient une réponse quasi-biologique à un totalitarisme industriel, sans que ces objets et ces sites aient pour fonction de rendre obsolètes d'anciens objets et d'en introduire de nouveaux dans la consommation. Quand l'activité médiatique interactive ne serait pas une façade pour afficher une aisance financière, une dynamisme d'entreprise, — quand elle ferait de l'humain et de sa collectivité sa finalité même.

3.2 L'expérience esthétique devient collective

Considérant la nouvelle fonction de l'art, les nouveaux enjeux de visualisation, il devient important de prendre acte du fait que l'expérience esthétique devient collective, (a) dans l'acte de réception, (b) par le contenu, (c) dans le rapport entre les œuvres :

3.21 Les œuvres (installations, design, scénographies, ...) sont faites pour être perçues en **groupe**. Ainsi des fresques dans l'antiquité, perçue à l'occasion d'assemblées (A.Rouveret), quand la co-expérience esthétique a une valeur

fondatrice. En effet, on croit le plus souvent que l'expérience esthétique serait originellement privée comme recherche de la spécificité de ce que l'on est dans un verrouillage identitaire qui trouve sa formulation dans un « nul autre que moi (peut éprouver cela à ce moment) ». Certaines œuvres semblent porter cette injonction : « lis-regarde ceci comme si cela n'avait été écrit-peint que pour toi ». Pourtant, peut-on travailler des intensités individuelles sans chercher leur résonance dans des intensités et des virtualités collectives ?

3.22 Les œuvres, par leur contenu même, font référence à la collectivité, présentent le divers et le multiple qui caractérise le cadre social de leur conception et de leur réception. La recherche du différent dans le Même permet de consolider le co-appartenir, sinon de souligner la difficulté de la coappartenance. Autrement il faut assumer pleinement : si la société est inhabitable, n'est pour nous qu'un dehors irréductible, alors l'œuvre devra affirmer le primat du conflictuel et s'opposera à l'esthétique classique qui présente le tout dans la partie, l'éternité dans l'instant, la possibilité du monde dans l'occurrence fortuite, la forme « conforme » au contenu, l'universel dans le particulier, la substance dans le reflet.

Cette expérience du divers et de l'éclatement n'est pas parvenue à son terme. La mutation de la société vers la démesure et la dé-valeur continue. En fait, l'excès, le conflit, la prolifération, le multiple, tout cela met en évidence que la société a toujours été le lieu de l'incommensurable, que l'échelle des mesures et valeurs a toujours été illusoire. On voit plus clairement aussi que cette commensurabilité reposait sur la possibilité d'un fond, d'un centre, d'une essence pure de la « société » telle qu'on puisse en parler, la penser, etc. – toutes choses auxquelles on doit renoncer. La question esthétique est alors la suivante : jusqu'où pouvons-nous éprouver l'éclatement et encore éprouver quelque chose, jusqu'où aller dans la dispersion et encore la penser ?

3.23 Les œuvres d'art, dans la culture du moment, sont en **dialogue** les unes avec les autres. Elles ont cette autonomie, dans leur capacité de se situer à tout instant les unes par rapport aux autres et de prendre sens à partir d'un jeu de similitudes et de différences sur un mode structural. C'est le modèle interculturel, - mieux encore, intersignalétique. Elles constituent un modèle de communauté, non pas la communauté comme on la concevait de façon organique, mais la communauté qui a pour ciment un tissu relationnel subliminal : la « pollè chôra » comme réceptacle, ou matrice. Soit le dialogue, le conciliabule, la conversation – l'interaction permanente. Aujourd'hui l'apparition d'une sensibilité du relationnel est intensifiée et soutenue par la technologie de l'image et du vidéotexte : la relationalité. Pas d'œuvres mais des présentations collectives, des visualisations pour large public.

3.3 Le beau technoculturel

Tel est l'enjeu de la visualisation. Certes, il importe de faire voir les

mathématiques, de mettre les équations en image, de faire voir la réalité physique (biologie, génétique, ...) en images même si les images n'existent pas dans la nature, tout cela ne produit jamais que le beau techno-culturel. La perspective d'un Della Francesca met en scène des lois géométriques, dans le moment même où celles-ci s'effacent pour donner l'illusion de la profondeur. Alors la géométrie paraît l'écriture même du réel. Les perspectives de la Renaissance font voir la géométrie du paysage ou de l'architecture, lorsque la géométrie « dit » parfaitement le paysage et le bâtiment. Les visualisations d'hier à aujourd'hui, produisent un beau techno-culturel où les images par leur pseudo-objectivité, gagnent un semblant d'existence.

L'art joue ici un rôle ambivalent : assurer la pénétration culturelle des technologies (et du modèle de pouvoir afférent). Ce que l'art parvient à faire en reconstituant un contexte à des processus symboliques acontextuels. La perte du contexte signifie aussi une perte de la matière. Les technologies de la communication travaillent à lever les effets d'opacité, de résistance de la matière. La communication travaille pour que tout soit communication : nouvelle reproduction du social dans le cycle fermé de l'infocratie, quand la communauté aura pour seul ciment une communication vide.

3.4 Enchâssement des codes et relationalité

Le code génétique de la vie régleme les propriétés du corps dans un contrôle biologique intégré. Ce code produit une extériorisation des propriétés du corps dans un code symbolique qui en constitue la visualisation et tout à la fois l'éclatement en divers spécialités. Le code biologique produit le précipité symbolique qui le modifie et le perpétue. C'est alors que le code biologique peut rattraper le code techno-culturel, quand ce dernier tient sa raison d'être de ses effets d'accélération.

Ou plutôt, le code symbolique s'engage dans une auto-perpétuation qui assure et inclut la pérennité du code biologique. Le code symbolique fait bientôt retour dans le code-matrice et dépose le neuro-culturel au fondement de la vie, lequel code-matrice produit de nouvelles extériorisations-visualisations d'un code-spéculaire. Visualisation = extériorisation + rétroaction. La « vue » humaine ne prenant place que *dans* cette récursion de la vie sur elle-même. Où la vie se projette en dehors d'elle-même pour se modifier.

La vue humaine ne prend place que dans un « vision » que la vie a d'elle-même. Dans l'enchâssement de perspectives qui s'ouvrent alors, le seul absolu est un point de fuite. Il faut noter le retour de ces figures de l'abyme (sic) à l'ère de l'immatériel, des microprocesseurs, du virtuel, ... - noter combien le technoromantisme (Coyne), l'eurotaoïsme (Sloterdijk), et tous les karma-colas philosophiques et néo-religieux, apparaissent séduisants.

3.5 Fantômes utopiens du déploiement

Le premier réticulé a été le déploiement de l'écriture qui a permis la circulation des idées et des biens, la circulation marchande et les communications postales.

Le 2^e réticulé étant celui de l'électricité/pouvoir. Électrification du territoire, relais de diffusion télévisuelle, qui préconise l'homogénéité idéologique. Le 3^e réticulé étant celui des réseaux non-centralisés. Lorsqu'une connectivité d'agents intelligents gère les activités commerciales, les banques de données, la production et la diffusion. Ce nouveau modèle communautaire, où le relationnel s'accorde à rationnel, peut se nommer : une relationalité.

Le fantasme moderne : on pourrait croire que l'information complète sur la situation planétaire saura restituer une conscience écologique, saura consolider une solidarité mondiale pour régler des problèmes de faim, de santé, de persécutions, etc. Ce fantasme repose sur la supposition que des gens informés ne manquent pas d'agir. Mais c'est justement ce qui fait défaut, malgré (ou en raison même de) l'afflux d'information, les gens sont de plus en plus velléitaires, ne savent plus quelle attitude se donner, quelle décision prendre. La manipulation médiatique est d'autant plus aisée qu'il n'y a pas de fond idéologique, d'ancrage des convictions, de cohérence dans les opinions de la communauté technoculturelle.

Le fantasme moderne repose sur une illusion : plus l'information avance, plus la violence recule. Comme si le mal était exclusivement une force de l'ombre, de l'ignorance, de la méconnaissance. Le conflit reposant nécessairement sur une information fautive, non-véifiée. Comme si la communication devait assurer la paix mondiale, sans même que l'on se demande : qu'est-ce qui est communiqué. Sur le réseau il y a des millions de réponses, mais nous restons dans l'incapacité de poser les bonnes questions. Le « t'es où ? » des téléphones mobiles supplante pathétiquement toute pensée de la venue au monde. La question de l'ancrage dans l'existence tente de se faire entendre mais est aussitôt noyée dans l'accélération consumériste. Quelle lenteur serait requise pour retrouver une pensée de la communauté et de la terre ? Et aussi de la terre comme communauté lente et fragile (Hans Jonas).

L'espace social est davantage défini par des **transactions** que par des champs et des limites. Cet espace est défini par des circulations plutôt que par des lieux. L'emphase n'est plus dans la valeur mais dans la transaction elle-même. Ainsi, fondamentalement, la valeur repose sur le postulat de commensurabilité de toutes les actions et de tous les acteurs sociaux (metro-polis) Il s'agit d'une transférabilité de toutes les valeurs dans le marché de la valeur morale (« Moral Market »), sur la bourse du capital symbolique : c'est le transfert même qui constitue les valeurs ainsi translitées.

S'il est encore possible de circonscrire quelque lieu, ce sera celui de la diversité et de la pluralité. Lieux pluriels. Nécessité d'un nouveau paradigme pour parler de la

diversité des lieux et d'une habitabilité plurielle (à la limite de l'inhabitable). Perte du centre, du contenant, de la forme englobante, du cercle idéal, du *top-level* ... univers qui existe par les liens réciproques. Et par le fortuit.

Métaphysique (Leibniz)	Compossibilité	
Médiologique technopsychologique	Peer-to-peer, intra-inter-net, relationalité	
Noologique et cognito-pathique	Tissu relationnel Trame panpsychique	

Le lieu éclate sous la transaction. Aujourd'hui le travail sur le corps défait l'unité organique, les transformations sociales défont l'équation qui stipulait l'identité à partir d'une expérience de l'unité. Force nous est de constater le démembrement des corps et des lieux dans des multiples identitaires. Non pas le lieu, la place, le contenant - mais plutôt le lien, la transaction. À partir d'une esthétique transactionnelle (Guattari, Bourriaud) qui s'occupe, au-delà de la contemplation statique, d'interactivité et d'immersion, de manipulation et de connectivité, nous voulons penser le *réciproque*. Non pas le positionnement mais la négociation : transiger, monnayer, équilibrer, chercher le compromis entre l'excès et le rien, entre la saturation et le déficit.

Le fantasme postmoderne : grâce à la décentralisation des réseaux, les masses consumériste se reconfigurent en techno-communautés singulières qui recouvrent l'identité à travers leurs langues, leur coutumes, leurs religions. Dans cette postmodernité multimédiatique, la téléprésence, la visioconférence, les réalités virtuelles, etc., — tout cela permettrait aux individus – malgré leur dispersion géographique – de maintenir et resserrer des liens identitaires, chacun se définissant des territoires virtuels qui n'empiètent pas sur le territoire des autres. C'est dans ces territoires nouveaux, délimités par nos nouvelles communautés techno-culturelles, qui ne sont pas surchargés par un trop plein d'histoire, que chacun saura comparaître devant les siens.

Conclusion

La recherche de communauté semble la traversée du miroir. Nos limites étaient depuis toujours notre miroir, elles inauguraient un jeu spéculaire qui permet d'élaborer une scène de l'Histoire. Sans nos limites, comment se voir ? Le monde illimité doit rechercher une nouvelle forme de cohésion, sinon il expose la béance d'un trou noir duquel rien ne revient. Le discours médiatique permet une co-énonciation fondatrice ? Comment y parvenir sans projet commun, sans vision globale et sans mobilisation radicale (pour ou contre le néo-libéralisme extrême, la mondialisation du pouvoir corporatif). Pourtant, contre la transparence d'un sujet qui se croit universel, psychique extériorisé, mis à découvert, l'art œuvre à créer de nouvelles opacités et de nouvelles singularités.

« On traverse le miroir parce que tout le système de représentation de l'Homme à travers des objets va disparaître. L'Homme de demain sera nu

(c'est une image) , sans interférence de la matière entre lui et le monde,
inscrit dans un biorythme, doué d'une puissance presque infinie. »

Bibliographie

Bateson Gregory, *Mind and Nature : A Necessary Unity (Advances in Systems Theory, Complexity, and the Human Sciences)*, 2002 (rééd.).

Blackmore Susan, *The Meme Machine*, Oxford University Press, 1999.

Bourriault Nicolas, *L'esthétique relationnelle*, Les presses du reel
Collection : Documents sur l'art / textes, 1998.

Boyd, Robert, and Peter J. Richerson, *Culture and the Evolutionary Process*, U.of Chicago Press, 1985.

Boyd Robert, and Peter J. Richerson « Memes : Universal Acid or Better Mouse Trap? », *Conference on Memes*, Cambridge University , 1999. <http://citeseer.nj.nec.com/240878.html>

Boyer Pascal, *The naturalness of religious ideas: A cognitive theory of religion*
Berkeley, CA: University of California Press, 1994

Changeux Jean-Pierre, *L'homme neuronal*, Fayard 1983.

Coyne Richard, *Designing Information Technology in the Postmodern Age*, From Method to Metaphor, A Leonardo Book, MIT Press, Cambridge, Massachusetts, 1995.

Coyne Richard, *Technoromanticism : Digital Narrative, Holism, and the Romance of the Real*, A Leonardo Book, MIT Press, Cambridge, Massachusetts, November 1999.

De Kerckhove Derrick, *Introduction à la technopsychologie*, document de travail.

Goody, Jack. *The logic of writing and the organization of society*. New York: Cambridge University Press. 1986, 213 pages.

Guattari Félix, *Cartographies schizoanalytiques*, Galilée, 1989.

Harold Adams Innis, *Empire and communications*, Oxford: Clarendon, 1950.

Havelock Eric Alfred, *Preface to Plato*. Vol. 1 *A History of the Greek Mind*, Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge, MA, 1963.

Johnson Mark, *The Body in the Mind, The Bodily Basis of Meaning, Imagination, and Reason* , University of Chicago Press/IL, 1987.

Jonas Hans, *Une éthique pour la nature*, Collection : Midras, Ddb (desclée de brouwer, 2001).

Kofman, Sarah, *Camera obscura – de l'idéologie*, Galilée, 1975.

La Chance Michaël, *Les penseurs de fer et les sirènes de la cyberculture*, coll. « Spirale », Trait d'union, 2001.

La Chance Michaël , « Principes d'hyperphilosophie » in UTOPIA, Laurent Lavoie (dir.), Presses de l'Université Laval, 2001, p. 45-70.

Lefort Claude, « L'ère de l'idéologie », *Encyclopedia Universalis*, Thésaurus.

Rohrer Tim,

« Conceptual Blending on the Information Highway -How Metaphorical Inferences Work », 1997.

« The cognitive science of metaphor from philosophy to neuropsychology », 1995.

<http://philosophy.uoregon.edu/metaphor/neurophl.htm>

Rouveret Agnès, *Histoire et imaginaire de la peinture ancienne*. École française de Rome. Édition de Boccart, 1989.

Sloterdijk Peter, *La mobilisation infinie – vers une critique de la cinétique politique*, Christian Bourgois éditeur, coll. « Littérature étrangère », 2001.

Spence Robert, *Information Visualisation*, Addison-Wesley, 2001.

Sperber Dan, *La contagion des idées*, Paris, Odile jacob, 1996.

Stark Philippe, dans *STARK*, Benedikt Taschen Verlag, Köln, 2000.

Wildbur Peter et Michael Burke, *Le graphisme d'information. Cartes, Diagrammes, Interfaces et Signalétiques*, trad. E. Jardonnet, Thames & Hudson, 2001.